

Du temps pour le dire.

Ça gisait sur le plancher, on aurait dit un rat. Une dépouille nonchalante dont le regard vous fixe, vide. Il était assez laid étendu devant moi, ce corps. Cette masse inerte et sans élégance, la décrépitude de cette bouche entrouverte, cette haleine qu'on devine à la couleur des lèvres, des dents ternes, de la langue sèche. Et puis ces doigts crispés, comme éveillés, posés sur la poitrine. Un souffle éteint, mais que j'imaginai... un cœur minuscule qui battait dans une cage d'os effilée ; je devinais le rythme cardiaque et les pulsions qui l'avaient habitée.

Deux secondes plus tôt, je rentrais par la porte en bois de hêtre, celle qui donne sur la rue, j'avais trouvé la clef dans le pot de fleurs à gauche sous un tas d'ardoises. J'avais regardé la fenêtre : un voile en guipure recouvrait la moitié du vitrage. Dichotomie parfaite entre le blanc cassé d'une dentelle et l'obscurité noire d'un salon inanimé. Je supposais le tragique spectacle qui se dissimulait derrière, comme un pressentiment. J'étais sûr, sûr que quelque chose était mort là, dans le silence enragé qui parcourait les rues, saisissant, que je ne pouvais ignorer.

Après m'être introduit dans la maison, je m'étais assis sur le grand fauteuil au centre de la pièce. J'avais pris soin de refermer la porte derrière, à double tour. J'étais resté là plusieurs minutes, planté debout à fixer le parquet. Il faut dire que le seul hôte de ce lieu était au sol. Pourtant, je ne lui avais pas adressé un mot, peut-être aurais-je dû, par simple respect, mais son teint blafard et le blanc de ses yeux me défiaient intimement. Je me sentais presque gêné d'être devant lui, mais il n'y avait vraiment pas de quoi... Cet homme, il était déjà mort.

Des souvenirs de voyage étaient amassés dans la pièce, des plantations de Kona, des paquets de café et de noix de macadamia, ramenés d'Hawaï. Mais il y avait aussi quelques drapeaux États-Uniens, d'un mauvais goût évident, qui habillaient les murs. À l'image de sa façade, cette maison m'inspirait la contradiction, un pêle-mêle de beaux voyages, de mouvements, de déplacements, mais aussi d'un environnement figé, mort et sombre. Quel bord croire ? Quel sentiment garder ? Était-il mort heureux ? Satisfait ?

Alors, je me suis mis à contempler mon reflet dans la télé. Un ou deux clignements pour voir plus clair mon corps déformé par l'écran noir. Le cube électrique était éteint et réfléchissait le décor de la pièce. C'en était presque touchant de réduire cet instant à une fenêtre minuscule. De contenir en son reflet autant de violence, mais de ne pas flancher, ne pas se laisser dépasser par ce qui lui était donné à fixer. Le téléviseur restait là, calmement, avec une posture hiératique et presque élégante. Il tenait son rôle à la perfection. C'était comme s'il jouait son propre film policier à l'allure du « Passager de la pluie », dans un reflet gris, poussiéreux. Sur le scénario, c'était simple : plan fixe sur un salon, intérieur, pénombre (seuls quelques rayons de soleil traversent le voile accroché à la fenêtre), un corps est étendu au sol, puis soudain, un homme rentre. Là, c'est le moment où on devrait changer de plan : focus sur le visage de l'individu, il hurle d'effroi, il tombe au sol, les voisins arrivent et découvrent les deux allongés, l'un d'eux est mort et l'autre s'est évanoui. Mais dans les faits, l'individu rentre et n'est ni surpris ni choqué. Il s'assoit même calmement sur le fauteuil, croise les jambes et contemple, mais il ne sourit pas : il sait ce qu'il a fait. Le téléspectateur comprend tout de suite que c'est le coupable, mais le personnage n'a pas honte.

Il y a des choses qu'on ne peut empêcher, même quand elles dépendent de nous.

Je me regardais, je me dévisageais dans cet écran noir, je cherchais la parcelle de corps saine qui pouvait encore me composer, mais j'étais rongé. Mes yeux sur son corps, mes yeux sur mon corps, sur ses lèvres asséchées, sur mon visage difforme, ses doigts, mes mains : rien ne nous différenciait.

À vrai dire, ça faisait trois mois que je n'avais pas rendu visite à papa. Notre dernière rencontre avait finie en éclats de voix, en déchirure, en coups. Je l'avais jeté par terre, et j'avais frappé, frappé, frappé, encore, toujours plus, pour décharger le fardeau qui me pesait. Décharger les coups qu'il m'avait donnés, lui rendre ce qu'il m'avait enseigné.

Il y a des choses qu'on ne peut maîtriser, même quand on contrôle tout.

J'avais juste besoin de me sauver, de revivre enfin, de naître à nouveau : gisait dès lors, son corps sans défense... je crois que j'avais enfin trouvé la paix. C'était la première fois que son image était douce, que sa bouche ne hurlait pas, que ses mains restaient près de lui. Sa dépouille était un accomplissement, un apaisement.

Il était peut-être laid ce corps, étendu devant moi, dans cette bâtisse éteinte, mais j'y voyais enfin mon père.